

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

Très Saint Père,

Depuis cinq ans aujourd'hui, 11 octobre 1967, le péché de ces hommes pervers que dénonçait Saint Pie X, les Modernistes, est devenu officiellement le péché de l'Eglise. Cette terrible conclusion nous dicte à la fois notre espérance et notre devoir.

Notre espérance ! Nous savons, avec le P. Congar, jusqu'à quels sommets peut monter le péché de l'Eglise et jusqu'à quelles extrémités il peut aller. Pour qu'il prévale un moment, il suffit que la masse des évêques et - ce qu'à Dieu ne plaise - le Souverain Pontife veuillent imposer à tout le peuple fidèle, en vertu de leurs Pouvoirs sacrés, de suivre leurs propres désordres ou les caprices de leur propre pensée. Cela s'est vu et se reverra. Mais nous savons aussi, ce que l'Expert du Concile paraît avoir oublié ou ne plus croire, qu'imposés par humaine violence au Corps Mystique de Jésus-Christ, ces doctrines et ces décrets lui demeurent profondément étrangers et que, de tout l'instinct sacré qui le fait vivre, il lutte contre cet envahissement et souffre le martyr tant qu'il ne l'a pas repoussé. Le péché est une corruption spirituelle, une souillure. Un corps sain et vigoureux élimine ce qui tend à le corrompre, une personne propre se lave de ce qui la souille. Ainsi l'Eglise réelle, dans sa vie profonde, travaille obscurément à sauver sa Tradition de cette Réforme qui la ruine, et repousse obstinément toutes les erreurs, tous les vices, tous les désordres qui fourmillent dans la plaie ouverte de l'Aggiornamento conciliaire.

Nous avons confiance, une confiance fondée sur dix-neuf siècles de continuité, dans le même esprit, les mêmes volontés, les mêmes sentiments. L'Eglise a déjà connu cent fois les attaques de cette maladie la plus habituelle à l'humanité, l'Orgueil, comme de l'autre qui l'accompagne honteusement, la Luxure. Elle a su réduire les dissidences, elle a su refuser les innovations et combattre toutes les décadences. Chaque fois son véritable progrès, un instant retardé par ces prétendus Réformes et Renouveaux, a résulté de l'énergique réduction qu'elle a opérée de tout schisme et de toute hérésie. « LA REGLE DE L'ANTIQUITE EXCLUT L'ALTERATION, NON LE PROGRES », écrit le Cardinal Journet dans son *Traité de "L'Eglise du Verbe Incarné"*, citant saint Vincent de Lérins qui louait ceux qui, au concile de Rimini, « préférèrent la foi antique à de perfides innovations et se préservèrent ainsi de la contagion du fléau » (t. I, p. 690). De ces traditionalistes intègres est venu et viendra demain encore le salut de l'Eglise.

Même si nous ne voyons pas cette énergie du Magistère apostolique en œuvre actuellement contre les perfides innovations de cette Réforme, nous y croyons. Il est certes effrayant de voir le monde entier se ruer dans l'apostasie et l'Eglise officielle suivre presque sans résistance. Mais notre foi demeure inébranlable : L'Esprit-Saint, Ame incréée de l'Eglise, déverse ses divines énergies dans Votre Magistère et celui des Evêques catholiques, Ame créée de l'Eglise ; et ces énergies repousseront infailliblement l'invasion d'hérésie, de schisme et d'infidélité de la seconde Réforme comme jadis elles l'ont fait de l'Autre, du XVI^e siècle. Déjà Vos angoisses et Vos plaintes sont le signe de la Foi. Votre action sainte rencontrera en nous comme en tous les vrais chrétiens une adhésion parfaite.

Notre devoir ! Puisque cette Réforme est satanique dans son essence, impie dans ses manifestations et ses lois, nous nous en gardons fermement comme du plus grand des péchés. Nous discernons de notre mieux, selon le critère infaillible de la Tradition, ce qui procède de Votre Magistère coutumier et catholique pour nous y soumettre, et ce qui vient de cette autorité usurpée pour la Réforme de l'Eglise, que nous tiendrons toujours pour nul et non avenu. Nous sommes Vos fidèles et obéissants serviteurs dans tout ce qui relève de la Sainte Réforme des mœurs et de la condamnation des erreurs qui infestent le Corps de l'Eglise, en sa Tête et en ses membres, en nous tous, pécheurs. Et plus encore nous sommes Vos fils affectueux et confiants pour la grande œuvre de **Contre-Réforme** qui marquera le relèvement et le progrès miraculeux de l'Eglise en cette seconde moitié du Vingtième Siècle. Avec cette Eglise valeureuse qui résiste et qui lutte contre le Péché, à notre infime place, selon notre modeste vocation, nous nous opposons au flot d'erreurs et de vices qui déferle sous la couverture de deux Papes et d'un Concile Œcuménique Réformateurs.

Mais c'est de Votre Esprit prophétique, Très Saint Père, et par Votre Voix infaillible que nous espérons entendre prochainement la parole réconfortante de Jésus à ses Apôtres, dans la nuit de l'Agonie : « Confiance, j'ai vaincu le monde ».

Très Saint Père,

Je suis, de votre Sainteté, le très humble et très obéissant serviteur.

G. de Nantes

Télégramme adressé à son Éminence le Cardinal OTTAVIANI le 5 Janvier 1968
Palais du Saint-Office - Rome -

«BOULEVERSES TEXTE DISCOURS ATTRIBUE AU SAINT-PERE - LA CROIX 3 JANVIER
- SOUS TITRE : LA PAIX EST POSSIBLE PARCE QUE LES HOMMES SONT BONS -
ETONNES DE NEGATION PRATIQUE DEMON, PECHÉ ORIGINEL, REDEMPTION, NECÉSSITE
DE FOI ET GRACE POUR SAUVER ORDRE HUMAIN, - ÉPOUVANTÉS DE NATURALISME,
MESSIANISME TEMPOREL ET INDIFFÉRENTISME RELIGIEUX PRÊTÉS AU MAGISTÈRE
SUPREME, - SCANDALISÉS DE SILENCE SUR AGRESSION COMMUNISME PERSECUTEUR,
DU MAUVAIS COUP PORTÉ AU MONDE LIBRE, ET D'AGGRAVATION CONDITIONS DE
DEFENSE CHRÉTIENNE SUD-VIETNAM, - SUPPLIONS VOTRE ÉMINENCE DÉMENTIR OU
INTERVENIR POUR HONNEUR DE SAINTE ÉGLISE ET INFALLIBILITÉ DU SIEGE
APOSTOLIQUE.» GEORGES DE NANTES ET SES AMIS
MAISON SAINT-JOSEPH - (10) ST PARRES-LES-VAUDES - FRANCE

Voici le texte incriminé :

«Le cas du Viet-Nam, triste entre tous, suffit à montrer combien la paix est difficile, même lorsqu'elle reste possible ; elle est difficile, quand la contestation passe au plan idéologique. Dans cette conjoncture, la confusion des jugements et des opinions vient aggraver encore la situation. Le monde regarde, se passionne, commente et déplore, en cherchant à comprendre où se trouve la justice. Et devant la difficulté de parvenir à la bonne solution, il sent monter en lui la tentation de mettre la paix au nombre des utopies : une grande utopie, digne d'être comptée parmi les meilleures énergies à l'œuvre dans l'histoire, mais destinée à demeurer toujours fallacieuse...

Même contre toute apparence ; la paix (est) toujours possible, le devoir de la paix toujours présent. C'est cette confiance et ce devoir qui inspirent notre campagne pour la paix.

Oui, la paix est possible, parce que les hommes, au fond, sont bons, sont orientés vers la raison, vers l'ordre et le bien commun ; elle est possible, parce qu'elle est dans le cœur des hommes nouveaux, des jeunes, des personnes qui comprennent la marche de la civilisation ; elle est possible parce que les voix qui la réclament sont les voix les plus chères, celles de nos fils, celles des victimes des conflits humains : les blessés, les réfugiés, les sinistrés ; celles des mères en larmes ; celles des veuves ; celles des morts : voix qui toutes invoquent la paix, la paix. Oui, la paix est possible, parce que le Christ est venu au monde, et a proclamé la fraternité universelle et a enseigné l'amour...

Frères et fils, c'est vers ce dépassement d'idées inhumaines, d'instincts orgueilleux et de passions belliqueuses qu'est orientée la journée de la paix. Et c'est à la formation des cœurs forts et bons que tend Notre effort pour la victoire de la paix ; des cœurs qui comprennent que tout homme est un frère, que la vie humaine est sacrée, que la magnanimité du pardon et la capacité de se réconcilier sont un grand art de la vie sociale et politique.

Notre effort, à quoi peut-il aboutir ? N'est-il pas, lui aussi, une peine inutile, destinée à venir augmenter le nombre des tentatives manquées et il en serait ainsi, frères et fils, si un secours supérieur, celui de Dieu, Père très bon et miséricordieux, ne l'inspirait et ne le soutenait. Ce secours, c'est celui que la prière peut obtenir et introduire dans le nœud des contestations humaines pour les dénouer de façon heureuse et inespérée.

C'est donc à la prière que Nous vous invitons, à la prière faite d'une seule voix et d'un seul cœur, pour la paix dans le monde.»

Voici les raisons de notre inquiétude :

1. L'analyse du fait politique est tronquée au bénéfice moral de l'agresseur communiste.

2. Ce pacifisme inconditionnel est immoral. Il constitue un appel à l'insoumission et à la trahison de l'Occident par les chrétiens.

3. Cette affirmation de la bonté foncière de l'homme, de l'infailibilité des «hommes nouveaux» et du progrès de la «civilisation en marche», est formellement hérétique. «Malheur à celui qui met sa confiance en l'homme» (Jér. 17/5). C'est la religion de Rousseau et de Teilhard !

4. Notre Sauveur n'a rien de commun avec ce Christ bizarre, sentimental et humanitaire, qui proclame la fraternisation universelle.

5. Tout effort de célébration de la paix qui omet la nécessité primordiale d'une conversion des intelligences et des cœurs à la Loi de Jésus-Christ est voué à l'impuissance.

6. Une prière universelle, «d'une seule voix et d'un seul cœur», est une insulte au seul Vrai Dieu. Ce polythéisme... œcuménique est typique de l'hérésie moderniste, du MASDU !

Bref, pareille doctrine relève du Tribunal de la foi.

G. N.

LETTRE D'UN SEMINARISTE

« Vous devinez, Monsieur l'Abbé, qu'il est très difficile à un séminariste d'être aujourd'hui fidèle à la vraie foi. Je cherche. Votre attitude me pose une avalanche de questions. Je vous les livre comme elles me viennent, elles sont toutes liées. »

Je réponds point par point, donnant des références au traité classique, quoique "antédiluvien" (édition de 1962 !), du Cardinal Journet, "L'Eglise du Verbe Incarné."

1. « QUEL LIEN ÉTABLIT LA THEOLOGIE ENTRE LA HIERARCHIE ET L'EGLISE ? »

Le Concile, suivant l'opinion nouvelle et suspecte de Moeller, s'est fait gloire de mettre la charrie avant les bœufs, les enfants avant les parents : le "Peuple de Dieu" avant la Hiérarchie qui en serait la "servante". La vérité est à l'opposé : « La hiérarchie est cause de l'Eglise avant d'en être l'effet » (I, 670). En dépendance de Jésus-Christ, Verbe Incarné, c'est elle qui forme, constitue et conserve l'Eglise. Elle en est la « cause ministérielle » immédiate et visible, la cause efficiente extrinsèque (I, 64). L'Eglise peuple de Dieu est « issue de la hiérarchie » (II, 645) et non l'inverse, où la hiérarchie suivrait le peuple de Dieu comme son émanation et sa représentation.

Le Pape et les Evêques, dans leur double pouvoir d'ordre et de juridiction, sont l'instrument conjoint de la divinité pour la formation, la constitution et la croissance de l'Eglise. La conception qui a dominé le Concile se situe dans la ligne luthérienne et moderniste, d'une Eglise invisible et spirituelle dont les diverses institutions ne seraient que des créations libres et contingentes (II, 342-357). Au contraire, antérieure à la congrégation des fidèles, la hiérarchie est son principe. Elle est donc virtuellement et en puissance toute l'Eglise, tandis que nous n'existons pas, comme Eglise, avant elle, sans elle ni en dehors d'elle.

Ainsi le Pape et les Evêques unis à lui font exister l'Eglise, en la formant par l'enseignement de la foi et le gouvernement des âmes, en la vivifiant par la grâce des sacrements et la diffusion de sa charité. Tout bien divin nous vient donc par le ministère de la Hiérarchie. Celle-ci est pour nous, certes, mais elle est de Dieu : « L'Eglise "enseignante" est pour l'Eglise "croyante", mais ce n'est pas d'elle, c'est du Christ qu'elle tient son autorité et son infaillibilité » (I, 740).

2. « QUEL CREDIT DOIT-ON ACCORDER AU MAGISTERE ORDINAIRE DE L'EGLISE ? »

Un crédit total ! Quand l'Eglise nous enseigne au nom du Christ, de manière extraordinaire ou ordinaire, nous, prêtres et fidèles, consentons et croyons à tout ce qui nous est enseigné. Pour qu'un enseignement du Magistère soit infaillible, en effet, il faut et il suffit qu'il nous propose telle

doctrine « comme ayant été définie précédemment, ou comme ayant toujours été crue ou admise dans l'Eglise, ou comme étant attestée par le consentement unanime et constant des théologiens, comme vérité catholique » (D.T.C. Infaillibilité, col. 1705). Cette foi de l'Eglise est le lieu propre de l'infaillibilité (D.T.C. Lieux théologiques, col. 726). En l'acceptant comme de source divine, notre foi devient à son tour et par dérivation, infaillible, vraie et certaine (I, 739).

La différence entre les deux enseignements, extraordinaire et ordinaire, n'est donc pas dans leur plus ou moins grande certitude de vérité. C'est la thèse libérale, actuellement répandue dans l'Eglise, selon laquelle rien ne devrait être tenu pour certain qui n'aurait pas été défini par le Magistère extraordinaire et ne concernerait pas le noyau essentiel du christianisme !

Cette différence réside dans l'assurance, très diverse, que nous recevons ici et là d'être en présence du Magistère de l'Eglise enseignant avec sa divine autorité.

Et voici le véritable principe de cette distinction :

a) Un acte de Magistère extraordinaire ou solennel nous donne par sa forme même toute garantie d'exprimer la foi infaillible de l'Eglise, en vertu de l'assistance de l'Esprit-Saint promise au Pape et au Concile. Un tel enseignement déclare souverainement et de manière irréfornable la Vérité révélée. Nulle incertitude ne subsiste sur l'autorité qui le promulgue, nulle contestation n'est donc possible. Tel est le cas des définitions ex Cathedra, des Constitutions, Canons et Anathèmes portés par le Pape et les Conciles (mis à part le cas unique et monstrueux du concile "pastoral" de Vatican II ; cf. ma Lettre 212).

b) Les autres enseignements donnés par le Pape ou les Evêques manquent de cette garantie formelle, absolue et préalable à tout examen de leur contenu, qui permettrait de les tenir immédiatement pour infaillibles. Ils le sont seulement dans la mesure où ils expriment la foi constante et universelle de l'Eglise. Et voilà où s'introduit la faillibilité des pasteurs et le doute légitime des fidèles : cet enseignement ne sera vraiment acte du Magistère ordinaire que s'il exprime purement la foi de l'Eglise, sans y rien ajouter ou modifier.

Comment savoir si un enseignement pontifical ou épiscopal relève du Magistère ordinaire de l'Eglise ? - A deux signes. D'abord, qu'il nous soit proposé, non comme une nouveauté, une modification ou un progrès de la foi, mais comme sa prédication normale. Ensuite, qu'il soit reçu par l'Eglise enseignée comme répondant à sa foi constante. Au contraire, toute prédication qui heurte le sentiment général est suspecte ; si elle se présente comme une nouveauté ou une originalité, il devient certain qu'elle n'est pas un acte authentique du Magistère de l'Eglise, en prendrait-elle même toutes les apparences. Ce serait l'exposé d'opinions privées, non la prédication de sa foi par l'Eglise. « Dans l'Eglise catholique elle-même, il faut veiller soigneusement à s'en tenir à ce qui a été cru toujours, partout et par tous », cette maxime de saint Vincent de Lérins (cf. I, 535) condamne d'avance comme abus de confiance toute nouveauté, altération ou modification des dogmes qu'un pape ou des évêques oseraient proposer comme enseignement de leur Magistère. Les fidèles devraient préférer suivre leur foi, foi infaillible de l'Eglise, que cette étrange prédication. Et les théologiens devraient la dénoncer comme relevant d'opinions privées et douteuses faussement proposées comme œuvre de Magistère.

Mais, direz-vous, c'est la porte ouverte à l'anarchie ? - Au contraire, c'est le seul moyen de l'endiguer, c'est le seul recours possible contre les abus de pouvoir d'une hiérarchie qui peut vouloir pécher, par hérésie et par schisme, et vouloir entraîner le peuple fidèle à sa suite. C'est impensable ? Hélas, c'est possible.

Dans un tel désordre, la foi des fidèles, qui est la mémoire infaillible de l'Eglise, fera obstacle à la nouveauté. Il existe d'ailleurs des tribunaux diocésains et romains, un pouvoir judiciaire s'exerce, qui, d'appel en appel, mettra s'il est nécessaire un terme à la contestation par une décision de caractère infaillible. Et alors, ce qui était douteux cessera de l'être, parce que l'Autorité aura jugé de manière solennelle, sous la garantie formelle de l'assistance du Saint-Esprit.

Le pire mal est, dans l'Eglise, cette anarchie de la Tête qui veut travestir la Foi, anarchie que généralise l'obéissance servile des Membres. Tous savent ce qu'est la Vérité mais tous s'en émancipent. Rappeler cette Foi, réclamer du Pape et des Evêques qu'ils rentrent dans leur rôle de Magistère infaillible est alors le plus sacré des devoirs : ils n'ont qu'à vouloir pour savoir et pour dire !

3. « EST-IL POSSIBLE QUE L'ENSEMBLE DE LA HIERARCHIE, PAPE ET EVEQUES, PUISSE FAIRE UNE IMPORTANTE ERREUR ? ET QU'ILS INDUISENT EN ERREUR LE PEUPLE CHRETIEN ? »

A cette terrible question, j'aurais répondu avec Journet, avant 1962 : « Cette éventualité paraît sinon impossible, du moins peu vraisemblable » (I, 536). Mais l'in vraisemblable peut advenir, et nous le constatons aujourd'hui !

Notre réponse se déduira donc de ce qui vient d'être dit. Oui, ils peuvent errer, Pape et Evêques, s'ils prétendent « délivrer un message » moderne ou moderniste, changer la foi, adapter l'Eglise au monde, etc. (cf. I, 168). Il leur suffit pour cela de vouloir rénover ou altérer le dépôt confié à leur garde. Leur liberté de pécher est entière. Mais l'abus de pouvoir et l'abus de confiance sont certains, alors même que cette intoxication prendrait les allures d'un Acte du Magistère.

La majorité pourra entrer dans ce crime, et même le Pape en tant que personne privée, et cela pourrait aller jusqu'à entraîner la totalité du Corps épiscopal. Ce ne serait pas pour autant le Magistère de l'Eglise qui se tromperait et tromperait le peuple, mais seulement les personnes individuelles qui en exercent la charge de manière sacrilège.

De son côté, le peuple catholique pourrait donner son adhésion à l'erreur ainsi proclamée, en majorité et même en totalité... Mais cette acceptation, humaine et pécheresse, n'aurait rien de commun avec la foi catholique, avec le sens infaillible de la communauté des fidèles. Ce serait un désordre moral, étranger à l'âme surnaturelle de l'Eglise.

Dieu seul ne peut « ni se tromper ni nous tromper ». L'Eglise participe à cette infaillibilité de sa Tête, dans son Magistère régulièrement exercé. C'est précisément celui-ci que nos Papes et Evêques contemporains ne veulent plus remplir. Eh bien ! hors de ses bornes, l'Eglise elle-même peut devenir le lieu de l'Apostasie des hommes d'Eglise, soit qu'ils la proclament par un honteux abus sous les apparences du Magistère ordinaire, soit qu'ils la reçoivent sous les apparences de la foi et de l'obéissance. L'Apocalypse nous a prévenus qu'en des heures tragiques, les prêtres se feraient les prédicateurs de l'Idolâtrie, au service de la Bête. Ce sera... « comme un agneau », qui « parlera comme un dragon » (Apoc. 13, 11).

Mais le séculaire "Catéchisme catholique" reste connu de tous... Le Pape et les Evêques peuvent trahir, la Foi de l'Eglise demeurera infaillible, éternellement... Seulement « quand le Christ reviendra, trouvera-t-il encore la foi sur la terre ? » (Lc 18, 8).

(à suivre)

LA CONTRE-RÉFORME catholique

N° 6 - Supplément

AU XX^e SIÈCLE

MARS 1968

A mes Amis

« O Domine, quia ego servus tuus,
Ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ » Ps. 115.

« O Seigneur, oui, je suis votre serviteur, je suis votre serviteur et le fils de votre servante »... A l'approche du vingtième anniversaire de mon Ordination sacerdotale, je médite vos miséricordes et, à la louange de votre Gloire, je me souviens. En caractères indélébiles, cette date divise en avant et après la carrière de ce serviteur que Vous avez choisi, appelé et conduit jusqu'à l'Autel, qu'ensuite Vous avez gardé dans cet état sacerdotal pour lui en faire goûter toutes les joies, toutes les grandeurs, tout le fruit.

Enfant, adolescent, je n'ai jamais eu d'autre vue d'avenir que ce Sacerdoce auquel une Volonté souveraine me destinait depuis toujours. C'était en moi sans moi. Je donnais mon consentement à cette prédestination dès l'éveil de mon cœur et cette volonté grandit au rythme de ma croissance en âge et en grâce, je n'ose dire en sagesse tellement l'histoire de ce bienfait divin pourrait être également, si la plus nécessaire des pudeurs ne l'interdisait, l'histoire de mes nonchalances et de mes infidélités. Jamais rebelle, par grâce de Dieu, je fus en revanche trop souvent, trop longtemps, l'enfant chéri qui abuse des bontés paternelles. L'époque actuelle n'est plus aux Confessions. Laissons - à regret - dans l'ombre ce côté de ténèbres où l'homme s'accuse de tout le mal dont il est coupable. Ne disons que le bien, le surnaturel océan de lumière où le prêtre qui se souvient reconnaît l'immensité du don de Dieu : « Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam ! »

Les vingt-quatre ans qui montent vers ce béni 27 mars 1948, sont pleins du souvenir de mon père et de ma mère, de cette famille très chrétienne où tout conspirait à l'affermissement de ma vocation, où rien jamais ne vint la contrarier ni même lui causer la moindre blessure. Mais immédiatement à l'entour, d'autres visages apparaissent, familiers, affectueux et attentifs, des visages de prêtres. Ce sont eux qui m'ont fait, à force, ce que je suis de bon. Au beau jeu des reviviscences, les voici qui me reviennent. Qu'ils sont nombreux ! Que je les ai estimés, admirés et vivement, tendrement, aimés ! Tenez, le premier à revivre est le plus lointain. Avais-je cinq ans ?... Ma mère me conduisit pour la première fois à l'Externat Saint-Joseph. Me voilà emporté dans la grande clameur de la cour de récréation. A la rentrée en classes, je me perds et bientôt je suis seul, en larmes, dans un grand couloir. C'est alors qu'il passa, me vit et m'emmena dans son bureau. Je le vois, malgré les quarante ans de distance. Il me donne un bonbon et me console puis, jugeant cette première épreuve suffisante, il me fait reconduire à la maison, à deux pas, rue Pereisc. C'était le Supérieur, le Père Georges ! Dès lors, quand bien souvent il me retrouva dans le couloir... parce que j'étais à la porte, une secrète connivence me disait de ne pas trop craindre. Premier bonbon, premières bontés paternelles qu'un nombre d'autres, incroyable, suivront.

Je suis retourné à Toulon, trente ans après. Débarqué du train, tôt matin, j'y allais droit et montais à la chapelle pour y célébrer la Messe. Un Père y était déjà en prières. C'était le Père Bousquet ! Il n'avait pas changé. Tandis qu'il préparait les Ornaments, nous échangeâmes de ces propos de circonstance, émus mais banals. Comment lui dire le vivant héritage que je gardais de lui ? Il avait une façon de vous pincer l'oreille qui nous le faisait craindre extrêmement. J'en pâtais, et pour cause ! Mais un jour j'osais aller me confesser à lui. J'ai encore le souvenir exact de cette voix douce, de ces suaves encouragements, de

cette piété qui me saisirent, tant elles faisaient contraste avec la terreur du surveillant qu'il devait être. Et je me pris à l'aimer comme un père, même quand il me traînait à genoux par les oreilles, aïe, aïe ! Et le Père Giraudet, Père spirituel du Collège, dont le visage régulier, les yeux si bons, la dévotion nous faisaient invinciblement penser à Notre-Seigneur. Et le Père Naudet, qui nous intéressait comme des grands à la composition des images qu'il éditait et à mille autres choses. Nous passions des heures avec lui, heureux, charmés et très sages. Entrer dans le bureau d'un Père, chez les Maristes, était intéressant et sanctifiant : en bonne place, le prie-Dieu des confessions ; tout autour, des rayons de bibliothèque où nous trouvions chaque fois quelque livre nouveau à dévorer ; le bureau chargé de copies, avec son Crucifix dressé ou posé au milieu ; dans un tiroir, les bonbons qui captent la confiance et dans un autre, très amusant, le bric-à-brac des objets supprimés en étude et que le Père ne rend qu'en fin de trimestre.

Je laisse affluer les souvenirs. Mais, en homme mûr, je scrute le fond et l'arrière-fond de ce monde de mon enfance, je passe au crible mes admirations naïves et je n'y trouve rien à mépriser ni à critiquer. Ces prêtres étaient d'une familière bonté, paisibles et heureux comme nous, avec nous. Que j'aimais l'Externat ! Je ne mesurais pas les difficultés et les mérites de ces hommes dont la foi, la vertu aimable, la piété tout attendrie de dévotion à la Vierge Marie nous faisaient vivre dans une sorte de continuelle et sainte fête. Je me rappelle les récréations. Les jeux d'échasses et les combats de boucliers étaient d'un spectaculaire étourdissant. Mais beaucoup plus, j'étais ébloui et comblé par les Saluts et les Processions du Saint-Sacrement. Pour celle de la Fête-Dieu, on colorait d'énormes baquets de sciure et chaque division en faisait sur son terrain de grands tableaux mystiques que le prêtre foulerait en passant. En 1936, notre chant du *Tantum ergo* s'élevait devant le reposoir de la cour des petits tandis que montait de la place de la Liberté, comme une houle mugissante, l'Internationale que clamaient les ouvriers de l' Arsenal. Nous étions prêts au martyre ! Les Pères, leurs soutanes aimées, étaient l'âme et le signe de ralliement de cette jeunesse sans souci. Passant de Toulon à Brest, des Maristes aux Jésuites, mes frères et moi nous retrouvâmes, plus encore que le même milieu de marine, la même communauté ecclésiastique, les mêmes vertus dont la beauté et la perfection nous imprégnaient, nous éduquaient sans que nous en ressentions rien d'autre que le charme, la sécurité et la douceur. Pour certains de ces prêtres, j'eus plus de crainte que d'amour à cause de leurs nécessaires rigueurs ; mais tous, je pourrais l'affirmer avec serment, tous sans aucune exception, me donnèrent l'impression et l'attrait de la vertu. Aucun scandale n'atteignit mon âme durant ces douze ans de collège. Ma vocation m'affiliait en esprit à cette corporation de nos maîtres, mais je ne cessais de penser que je n'en étais pas digne, tellement ils me paraissaient, comme ils étaient réellement, supérieurs au commun des autres hommes et surtout, bien au-dessus de moi !

Ensuite, nous fûmes pensionnaires au Puy. Et, malgré les tempêtes de l'adolescence, mon bonheur continua à Notre-Dame de France, dans cette grande institution que les Frères des Ecoles Chrétiennes menaient, tambour battant, avec un dévouement absolu. C'était une parfaite harmonie de religion, d'étude et de culture infiniment variée, où tous les enfants étaient poussés, orientés et aidés fortement. Chers Frères du Puy ! Quand on ouvrira mon cœur, on y lira le nom de mon professeur de Seconde, Monsieur Bardel, en religion le Frère Nestor. Qu'il m'aima ! Que je le fis souffrir ! Qu'il nous était dévoué, comme une mère, comme un père, ... comme un serviteur ! C'était un bon professeur de maths, un pédagogue incomparable ; c'était une âme d'une innocence angélique et un religieux d'une régularité scrupuleuse. Auprès de tels hommes, nous étions bien. Nous ne mesurions pas ce que cette atmosphère d'école catholique avait de rare et de merveilleux. Notre vie s'écoulait ainsi dans cette large, généreuse, souriante piété et cette chasteté religieuse où nos meilleures vocations s'affermirent. De ce monde-là, jamais je ne pourrai me déprendre. Je suis trop le fils de ces Pères et le petit frère de ces Frères pour oublier ou renier ce qu'ils m'ont appris.

La foi y était une certitude d'homme qu'on enseignait aux enfants avec science et autorité. Le culte y était la première et la plus solennelle des actions, sur laquelle s'articulait toute l'éducation. Et dans une telle régularité vous ne sauriez imaginer tout ce que nous pouvions apprendre, du programme et hors programme, lectures, musique, dessin, fanfare, théâtre, sports... Là où Dieu est premier servi, toutes autres

LA CONTRE-RÉFORME catholique

AU XX^E SIÈCLE

N O E L

N° 15

DECEMBRE 1968

Mensuel

Rédaction : Abbé Georges de Nantes

Abonnement : 3 F

HYMNE AU DIEU-VERBE INCARNÉ

- 1 Au commencement était le Verbe,
 Et le Verbe était vers Dieu,
 Et le Verbe était Dieu.
- 2 Il était au commencement vers Dieu.
- 3 Par lui tout a existé,
 et de ce qui a existé
 Rien n'a existé sans lui.
- 4 En lui était la vie,
 Et la vie était la lumière des hommes.
- 5 La lumière luit dans les ténèbres,
 Mais les ténèbres ne l'ont pas étouffée...
- 9 Il était la lumière véritable,
 Qui éclaire tout homme
 En venant dans le monde.
- 10 Il était dans le monde,
 Et le monde a existé par lui,
 Et le monde ne l'a pas connu.
- 11 Il vint chez lui,
 Et les siens ne l'ont pas reçu.
- 12 Mais à tous ceux qui l'ont reçu.
 Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu...
- 13 **ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR**
 Et il a habité parmi nous,
 Plein de grâce et de vérité...
- 16 De sa plénitude nous avons tous reçu
 Et grâce pour grâce.
- 17 Car la Loi a été donnée par Moïse,
 La grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ.
- 18 Dieu, nul ne l'a jamais vu ;
 Un Dieu Fils unique qui est vers le sein du Père,
 Lui, nous l'a fait connaître.

(Prologue de saint Jean)

Ce soir, laissons la polémique contre l'hérésie d'un nouveau pharisaïsme ecclésiastique, laissons l'apologétique soucieuse de prouver le Christ aux idolâtres des temps modernes. Nous sommes entre nous : jubilons dans les grandeurs et les splendeurs de Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme, que nous donne à contempler la Foi catholique.

Non que nous connaissions les Mystères par quelque illumination intérieure, en cette Nuit bénie. Nul d'entre nous ne s'évadera facilement de l'oppressive liturgie nouvelle, de la tiédeur ambiante, des tristesses de l'heure, en extase ! Trop grande peine rabat l'enthousiasme naturel et les ferveurs puérides. Ce n'est pas dans la voie des expériences intimes et bouleversantes que nous chercherons Jésus. La « victrice qui a vaincu le monde », celle qui nous délivre de l'oppression d'un monde païen et des sacrilèges d'une pire Synagogue, « c'est notre foi » ! Vertu surhumaine, langage spirituel. Nous contemplons des yeux du corps l'Hostie sainte, l'Hostie sans tache, le Pain sacré de la vie éternelle et le Calice du perpétuel salut. Après la Messe, nous irons voir l'Enfant qui nous ravit le cœur, dans sa crèche. Mais nos intelligences, emportées par les ailes de l'Aigle, s'élèveront dans les hauteurs sublimes de l'Évangile. Le disciple que Jésus aimait apprit tout de lui quand il écouta, enfoui dans son sein, ses ultimes révélations. C'est lui qui nous introduit, par la foi en sa parole, là où est Notre Seigneur, dans le sein du Père. C'est de cette place unique que se découvrent tous les desseins mystérieux de l'Amour infini.

Cette nuit, c'est Noël encore au Ciel et sur la terre. Une Parole de Dieu est en train de naître, unique et éternelle, innombrable et actuelle. Pour notre joie, écoutons-la. Et daigne la Vierge qui la reçut toute première nous mériter de bien l'entendre, Ave Maria !

« In principio Deus creavit cœlum et terram. »

« In principio erat Verbum. »

Tout discours, toute explication des êtres, de leur vie, de leurs mouvements doit commencer par Dieu et situer son objet par rapport à lui sous peine de décentration, d'erreur d'estimation, de folie. Car tout vient de Dieu et trouve en lui son ordre, sa loi et sa fin. C'est ainsi que le prologue de l'Histoire Sainte nous donne à contempler Dieu dans l'œuvre de la création, et de même notre Credo : « Je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre ». Eh bien ! quand l'Apôtre saint Jean cherche, au terme de sa longue vie, à définir le mystère de Jésus et à le situer par rapport à tous les autres êtres visibles et invisibles, il n'hésite pas à le proclamer... au commencement, auprès de Dieu, Dieu lui-même, avant et au-dessus de tout. Revoyant ce Maître qu'il avait suivi et ardemment aimé, il écrira : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché », c'était l'humanité et comme la forme tangible du « VERBE DE VIE », du Fils Unique et Bien-Aimé de Dieu (I Jn. 1, 1).

Ne nous laissons pas égarer par les rapprochements savants que l'on peut faire avec les hasardeuses spéculations des philosophes. L'Apôtre ne se soucie guère d'inventer quelque émanation insaisissable de la divinité. Il se rappelle Jésus, il le voit toujours vivant, et répond à toutes questions : qui était-il ? d'où venait-il ? quelle était son origine ? quel est en définitive son fond, son mystère, sa Personne ? L'Évangéliste formule la parole unique, seule digne et adéquate : cette chair, cette âme voilait et dévoilait, révélait ce qu'elle tenait cependant caché, une existence supérieure, infinie, transcendante. Son intime parenté avec le Dieu-Père, sa divinité consubstantielle méritaient à Jésus le nom de VERBE DE DIEU. C'est la seule relation qui exprime le secret de cette Personne ineffable, au-delà de toute définition de nature comme de toute condition temporelle. Il est la Pensée de Dieu qui se dit à elle-même, il est l'Image et la Splendeur du Père. Notre Hymne montre ce Fils incomparable tourné « vers » son Père, tout occupé de Lui Seul. Vers Lui et non seulement auprès de Lui ou en Lui : tournure que ceux qui aiment comprennent, comme le langage populaire en use pour dire une intimité habituelle, pleine d'ardente tendresse : « vers lui ».

Déjà la Bible avait imaginé la Sagesse, la Loi, peut-être la Miséricorde, comme une personne proche de Dieu, figure très mystérieuse et très belle, assistante auprès du Trône et confidente émerveillée de tous les desseins de Dieu. Mais l'audace était grande et le scribe inspiré hésitait. L'Apôtre n'imagine pas, et il ne ressent nulle crainte. Il voit Jésus et il le nomme, d'un Nom qui est au-dessus de tout nom si ce n'est celui du Père. Pour le vieillard d'Ephèse, c'est son ultime témoignage et le dernier mot de la Révélation. Il dit ce qu'il a vu de ses yeux de chair comme les autres Apôtres : « Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons », c'est l'existence historique de Jésus vivant, mort et ressuscité, transfiguré, monté aux Cieux. Mais il proclame la signification ultime, le Mystère essentiel de cette existence, de toute sa foi et pour notre foi : « Nous portons témoignage et nous vous annonçons la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous fut manifestée » (2-3).

Heureux celui qui entend cette Révélation ! Il communie, à travers l'Hymne solennelle du disciple que Jésus aimait, à la contemplation de la Vierge Mère, elle qui crut sans avoir vu et sut, avant toute parole humaine, que son enfant était, blotti sur le Cœur du Père, le Verbe de Dieu.